FRANCA MAÏ
nouvelles

Quicky
noyau rouge pelé
le pouvoir d'achat

dessins
BALADI

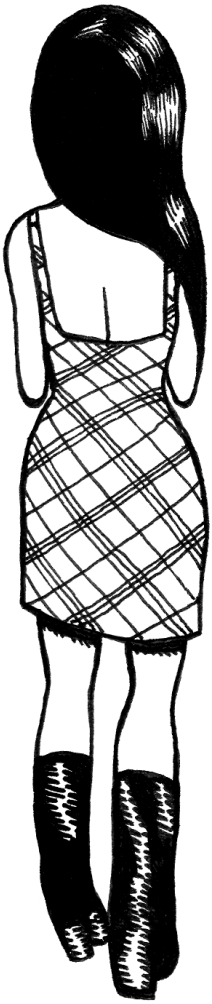
diogene éditions libres

publié en pdf par diogene.ch

avec l'aimable autorisation du Cherche-Midi Editeur et du webzine e-torpedo

copyright/copyleft Franca Maï/e-torpedo.net 2005 - Baladi/diogene.ch 2006
Le texte et les dessins sont disponibles selon les termes de la licence libre "créative commons" (http://creativecommons.org/licenses/by-nc/2.0/fr/%20)

QUICKY



J'habite le long de la voie ferrée. Il y a des trains qui passent toutes les dix minutes. Ca pulse bien la tête. Ma femme m'a quitté, il y a cinq ans. Je suis toujours amoureux d'elle. Il faut comprendre Man que quand t'es largué par une femme, même la plus moche que la terre puisse porter, t'es un homme en demande. La mienne, elle était canon. Toute petite, fragile d'apparence, une taille plus fine que celle d'une gamine de douze ans, de longs cheveux couleur ébène et une bouche à croquer des tiges toute la sainte journée. Enfin, la mienne de tige et sa langue douce et suave, me manque à un point que ça crève le ventre ! ... Elle crèche à cent bornes d'ici. Elle s'est maquée à un fonctionnaire, ça la rassure. Ils jouent au tennis tous les dimanches.

Maintenant, elle se sent protégée, sa vie est réglée comme du papier à musique, mais moi, je sais au fond de moi-même, qu'elle s'ennuie à mourir. Il lui manque cette folie et cette montée d'adrénaline que nous partagions sur nos montagnes russes lui figeant le regard brillant d'une jolie chienne mouillée. Je sais qu'un jour, elle me reviendra. Pas comme avant, car plus rien ne pourra être comme avant. On ne peut pas être cocu avec le sourire. C'est dommage, ça réglerait beaucoup de problèmes. Je suis convaincu que je lui ferai de nouveau l'amour pendant de longues heures et qu'elle me demandera grâce. Ouais, j'espère ce moment avec impatience, minuscule salope.

En attendant...

En attendant, je me bourre la gueule. J'ai troué quelques jeunes femmes qui avalaient mon miel goulûment et que je branlais frénétiquement à m'en filer le mal de mer. Elles ne m'inspiraient que du vide total. Puis, il y a un an, a débarqué un ovni. L'opposé de ce qui, jusque-là pouvait attirer mon regard. Une meuf à la quarantaine posée et à la peau exquise. Je l'ai laissée envahir mon espace vital. Plus par désoeuvrement que par conviction et je l'ai regardée, avec curiosité, me remplir d'amour fou. Les murs de la maison sont devenus blancs comme neige. La vie s'est organisée, comme par enchantement.

Les trains passent et repassent régulant jusqu'à nos repas. J'arrive à baiser mon ovni, seulement lorsque je bois du vin. Sinon, c'est la panne sèche. J'aime bien sa présence, elle me rassure mais elle ne m'attire pas physiquement. Si j'ai des litres d'alcool dans mon corps, ça passe. De toutes façons, elle ou une autre, ma langue s'affolerait dans n'importe quel trou. L'alcool m'excite à un point tel que je suis certain que même une chèvre ferait l'affaire. Alors je bois pour assurer et rassurer ce mensonge quotidien qui me sert de béquille. Je brouille les cartes savamment.

En attendant...

Je dis ma femme car nous ne sommes toujours pas divorcés. Je peux fermer les yeux, penser à elle et avoir une érection Man, à te filer des migraines ! ... C'est fort quand même. Elle a un sacré pouvoir la garce et plus le temps passe et plus je ne pense qu'à la seconde de cette possession vertigineuse. Dans ces moments-là, je chope un train et je me balade à la recherche d'une chatte offerte. Les trains regorgent d'âmes en solitude et de filles qui veulent se faire sauter sans laisser d'adresse. Je me borne à faire un aller-retour. J'en nique une dans les toilettes. Je me sens sale mais mes

nerfs sont au calme. Lorsque je rentre au bercail, le repas mijote, l'encens parfume l'atmosphère, l'ambiance est zen. Je fais exprès de passer mes pieds sous la table, sans laver ni mon visage, ni mes mains qui puent le sexe comprimé et je me surprends à regarder mon ovni avec culpabilité.

Et ça me gave. Ce sentiment me gave...

Hier, mon ovni était sous la douche et j'ai fouillé par hasard dans son sac à main. Je me suis aperçu qu'elle consignait tous mes actes dans un petit carnet. Elle connaissait les horaires des trains que je prenais. Il y avait même une description des filles que je me tapais accompagnée de leurs numéros de téléphone. Ses annotations n'étaient pas dénuées d'humour.

Elle a réussi à me faire rire par la justesse des portraits qu'elle en faisait. Pourtant, je déteste qu'on empiète sur ma liberté d'action. Je n'aime pas que l'on me surveille à mon insu mais, curieusement, j'étais flatté. Je n'ai rien dit et lorsqu'elle s'est pointée devant moi avec son peignoir de bains, je l'ai observée et je me suis aperçu qu'elle avait la mine tirée et quelques kilos en moins. J'ai eu un pincement au coeur et je l'ai baisée vite mais intensément. Elle m'a dit « c'est un « quicky agréable » . Sa chatte était brûlante comme le feu en Enfer.

Ce qui me plaît le plus après le boulot, c'est de traîner dans les bistrots et de boire aux lueurs du crépuscule. L'humanité se dénude et tu mesures la température de la terre. Les regards avinés et lucides ne terrent plus aucun de leurs sentiments et les gens se lâchent. C'est une communion anonyme mais dense. Il y a toujours une fille qui boit comme un trou. Elle n'est là que pour panser tes blessures à prix défiant toute concurrence. Et il y a aussi des potes de passage qui te content des aventures qui n'allument que leur tête ravagée. Ca te permet de voir qu'il existe encore une petite différence entre eux et toi. C'est tranquillisant de constater que tu ne touches pas encore la quintessence de la vase. Tu rentres chez toi, tu ne leur ressembles pas encore, t'as le ticket gagnant.

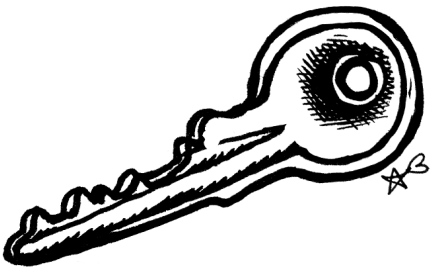
Tu n'appartiens pas encore au monde des ivrognes.

Betty est passée en coup de vent à la maison. Depuis son départ fatal, je lui ai toujours laissé une clef, au cas où... Lorsqu'elle a déménagé, j'ai déménagé. Je me suis rapproché de sa sphère pour avoir chaud. C'est comme ça que je me suis retrouvé dans cette cahute, près de la voie ferrée à me coltiner le chant strident des trains. Mais ça me va. Elle avait un petit coup de blues. Je sais bien qu'elle s'emmerde avec son bourge mais je la laisse revenir à moi. J'ai tout mon temps. Son béguin flotte un peu. Le temps est le meilleur allié, Man ! ... Tout est trop propre, trop aseptisé dans son nouveau monde. Hé, on ne peut pas tout avoir ! ... On a bu un café puis je l'ai gentiment raccompagnée à la porte. Ma tige commençait

à me démanger. Elle m'a dit : « j'ai croisé la nouvelle.. Tu tapes dans la maturité ou la sagesse ? ... » Je l'ai clouée en lui répondant du tac au tac « d'abord l'ovni a mon âge et tu la suis de près... Les jeunes filles, c'est juste pour faire joujou, leur QI m'emmerde... » . J'ai compris qu'elle était un peu jalouse, que l'ovni avait fait son petit effet et que ce n'était pas pour me déplaire. Puis j'ai pris un train dans l'urgence et je me suis fait sucer par la première bouche cerise que j'ai cueillie.

Mais je n'étais pas complètement à l'aise. Je me suis surpris à regarder, deux ou trois fois, par dessus mon épaule...

Je suis rentré un peu tard. La visite de Betty m'avait chamboulé grave les neurones. Les rideaux étaient tirés, la maison sentait bon. L'ovni était couchée. Elle dormait ou elle faisait semblant. Je n'avais pas envie d'avoir un contact physique avec elle, ni même de toucher sa peau douce. Je me suis servi une bière, j'ai regardé les étoiles et les trains argentés filant vers leur destinée. Puis, j'ai fouillé dans son sac. Elle avait juste écrit « J'ai mal aux os ». J'ai pensé «petite pouffe va, tu sais que je mate ton carnet et tu te fous de ma gueule.. ». A la dernière page, elle avait griffonné maladroitement et à l'envers, j'ai croisé Betty pour la première fois... Ils formaient vraiment un joli couple tous les deux... Je pense qu'ils s'aiment encore et qu'ils ne le savent pas... Ainsi va la vie... ». Une petite clef ciselée était cachée dans son étui à cigarettes. Je ne sais pas pourquoi mais je la lui ai confisquée.



Le lendemain, j'ai fait semblant de partir au boulot et je l'ai suivie. Elle s'est engagée sur la voie ferrée, l'a traversée puis a dévalé un escalier en colimaçon. Après cent mètres dans une semi obscurité et les pieds trempés, on a rattrapé une ruelle pavée anthracite et je me suis retrouvé à l'opposé de la ville. Elle s'est engouffrée dans un immeuble puis figée sur le palier jaune, a cherché désespérément sa clef. Son visage était soucieux et elle a fait demi-tour. Elle semblait épuisée. J'ai attendu que le bruit de ses pas s'évanouisse et j'ai ouvert la porte.

Non, tu ne me croiras pas ! ... De grandes photographies de ma gueule dimensionnées comme des encarts publicitaires, étaient punaisées au mur. Elle m'avait shooté nu, pendant mon sommeil et avait graffé en rouge « j'aime cet animal d'amour fou » . Il y avait un matelas, un cendrier rempli de mégots et un répondeur. C'était tout. Une chambre d'ado en quelque sorte. Quarante ans la meuf et elle fonctionnait régression. J'étais halluciné. J'ai enclenché la touche message avec une légère appréhension et j'ai écouté. Des voix de voyageuses, à coup sûr, celles que j'avais tirées lors de mes virées furtives, des voix qui me filaient le sueur et me donnaient envie de gerber. Des voix lobotomisantes. Puis, une voix virile a empli la pièce. Une belle voix chaude, rassurante. Elle lui fixait un rendez-vous pour la semaine suivante. Mais j'ai zappé le nom. La bande vrillait. Par contre, l'heure et le lieu, je les ai bien captés et mémorisés. Je n'aime pas la concurrence. Ca me fout les boules et ça me déstabilise.

Elle lavait mécaniquement les poireaux dans un broc en porcelaine. Je me suis aperçu qu'elle ne me sautait plus au cou comme avant. Faut dire que je l'avais tellement rabrouée. C'est vrai. Je la trouvais collante au début de notre relation. Toujours à me sauter dessus. A me tenir la main, à me faire des massages, à m'enfoncer la langue profond dans la bouche, à avoir envie de faire l'amour tout le temps. Un véritable harcèlement pour les sens. Elle a vite appris à se fondre dans mon paysage. Certainement, l'âge et l'expérience lui ont soufflé la bonne attitude avec moi. Un quicky de temps en temps, me suffisait. Je vous l'ai déjà dit, je suis toujours amoureux de ma femme. Mais il était en train de faner mon ovni. Je commençais à en prendre conscience. Et cette journée m'a filé un mal de crâne et mis de méchante humeur. J'ai bu comme un trou et lorsque je lui ai enfoncé ma tige dans la bouche, elle arborait un curieux sourire. Des cailloux transcendaient mon pied et je les envoyais en l'air espérant toucher une cible, pour faire mal. Je pensais à la fumisterie de Dieu et à ses conséquences sur les hommes. Ouais, il fallait être un sacré paresseux pour créer un

univers aussi naze avec autant de ratés et de bosses. Et puis, j'étais lessivé par mon boulot. Un job de con en quelque sorte. Un rituel de gestes précis sans créativité dans une usine en sursis. J'avais envie d'une grosse bagnole et d'un harem. J'avais envie de claquer le fric que je n'aurais jamais. J'avais envie de choses futiles pour ne plus me prendre la tête. Bref, j'avais le cafard.

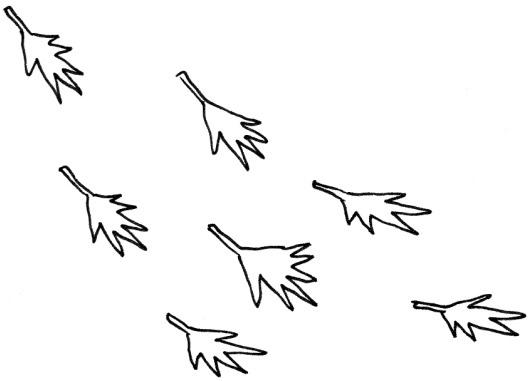
Le dernier wagon du train m'a littéralement happé et je me suis retrouvé en première classe. Une femme en tailleur jouait avec la souris de son ordinateur et ma tige s'est dressée, royal. D'un signe discret et en langage codé, nous nous sommes retrouvés dans les chiottes mal entretenues. J'ai pris un malin plaisir à friper sa veste trop bien cintrée et a froissé sa jupe ajustée à la perfection. Ma langue s'est activée sur son sexe béant et elle m'a inondé, jouissant comme une tarée. J'ai entendu alors que l'on frappait à la porte. J'ai su que c'était mon ovni. Ca m'a fait débander. Les coups ont repris et la voix d'un contrôleur s'est élevée. Paradoxalement, je me suis senti soulagé : « Ouvrez sur le champ, sinon vous risquez une amende » . Lorsqu'il a vu que nous étions deux et que la meuf était dans un état d'offrande avancé, il a dit : « L'amende, vous l'avez !... Mais on peut certainement s'arranger ». J'ai horreur de m'embrouiller avec les uniformes. Ca ne m'a jamais réussi. Alors je lui ai laissé la place toute chaude et j'ai entendu la salope jouir de plus belle.

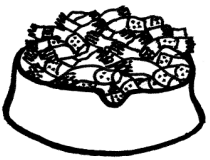
Ca m'a foutu encore plus le blues.

Le jour J approchait. Mon ovni était égal à lui-même. Maintenant je regardais cette femme qui partageait ma vie. Différemment. Je savais que sous son attitude énamourée, elle me cachait un remplaçant et je la trouvais très douée avec son secret de polichinelle. Cette intelligence à camoufler me fascinait et je me surprenais à ne voir que ses traits. J'arrivais même à lui faire un quicky, sans boire une goutte de vin.

En attendant...

Je l'ai vue s'épiler longuement. Je l'ai épiée lorsqu'elle a rectifié ses poils pubiens en forme de petite rigole et qu'elle a passé de la crème sur tout son corps. La petite touche finale du parfum sous les aisselles, la poitrine, le sexe et le pied, a failli me faire exploser mais j'ai avalé ma salive pour ne pas me démasquer. J'allais enfin voir la vérité en face. Elle s'est maquillée discrètement. J'ai fait semblant de partir et je l'ai tracée. J'avais le coeur serré et des palpitations douteuses. Le pavillon se dressait, majestueux. Il logeait dans du potable, le bâtard. Je voyais rouge. Mais je voulais les surprendre. Je me suis approché de la grille. Il y avait une plaque en or qui brillait grâce aux rayons du soleil et des lettres lumineuses dévoilant : Docteur Lévy, cancérologue, RDC droite. Je me suis trouvé con. Si j'avais pu disparaître en un claquement de doigt, je l'aurais fait. Mais les arbres, les oiseaux, les feuilles parsemées au sol, me suggéraient de rester.





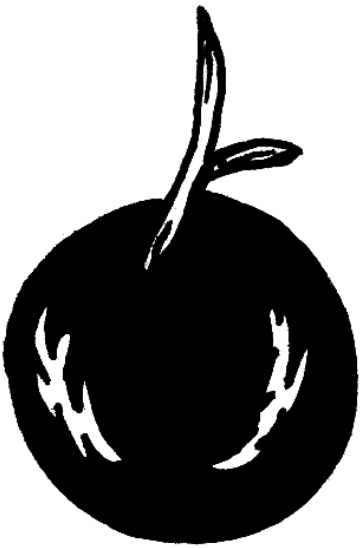
Lorsqu'elle est ressortie, une heure plus tard, elle avait la mine défaite et elle marchait légèrement titubante. Elle s'est assise sur un banc, a tourné sa face vers la lumière et j'ai vu des larmes jaillir sans qu'elle puisse les arrêter. Puis son corps se casser inéluctablement. J'ai deviné la petite fille qu'elle avait été et tous ses chagrins enfouis m'ont pété à la gueule. Je n'ai pas osé la déranger. Je me suis barré et j'avais les entrailles à vif. Dans le train, une gonzesse à la chevelure or, s'est approchée de mon champ de vision mais je l'ai rembarrée. Et les images de toutes les pouffes ont resurgi frappant mon crâne de plein fouet. J'ai compris le mal que j'avais fait au météore qui traversait ma vie. Je suis parti me bourrer la gueule en pensant que j'étais un vrai minable. Mais il faut comprendre Man, que j'avais froid comme si le souffle de l'haleine d'un ange s'accrochait à mon être pour geler mon sang. Et c'est à ce moment-là que j'ai tilté que c'est juste la peur de la mort qui rendait mon ovni dingue de caresses et que son besoin exubérant d'amour et de caresses, c'était juste pour repousser l'échéance de la vilaine. Pour ne plus sentir ce froid atroce. Pour se rassurer d'être encore dans le monde des vivants. Je m'en suis voulu de ne rien avoir pipé.

Betty m'attendait. Ses bagages squattaient déjà ma chambre. Elle s'était mise en beauté. Sa jupe ouverte m'offrait un bout de chair et j'ai pensé qu'elle arrivait trop tard. « Tu veux bien que l'on retente un bout de chemin tous les deux ? » J'ai demandé « Où est mon ovni ? » « Elle est partie chercher des cigarettes... Je voudrais en profiter pour te parler... ». Alors on a causé mais je nous ai placés dans le salon. Je n'arrivais pas à fixer ce que Betty me baragouinait et je ne comprenais même pas ce qu'elle voulait vraiment. Je n'étais pas tranquille. Je suis allé voir dans ma cachette et j'ai compris que la petite clef ciselée avait disparu. A la place, juste un mot. « Je suis contente pour vous deux... Je n'ai plus rien à faire ici, Merci pour tout. Tu m'as offert des moments d'une rare intensité... » . j'ai planté Betty sans explication et j'ai couru comme un damné à m'en péter le coeur.

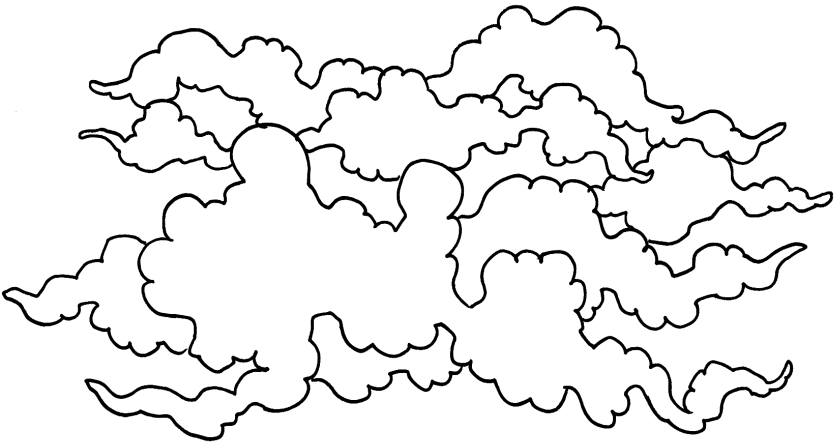
Devant l'immeuble, des pompiers s'affairaient dans tous les sens. Mon ovni s'était suicidée au gaz et ne s'était pas ratée. Un quicky redoutable. J'ai su que je venais de laisser échapper une fée. La trouille a mouillé mon pantalon et je me suis souvenu d'un conte de mon enfance où tu réveillais les morts, en chantant une ritournelle, aux douze coups de minuit. Avec exactitude. Mais ça ne marche jamais ces trucs-là, c'est juste pour te maintenir en vie. Pour que tu gardes le courage de marcher sur la ligne droite, sans vaciller.

En attendant...

NOYAU ROUGE PELE



La lumière n'est jamais celle que l'on croit. Les nuages sont-ils trop en panique ou faut-il attendre encore quelques secondes avant que le soleil rouge ne darde de ses rayons, le sable mouillé ?… Mais les pieds se sont déjà enfoncés dans les algues gluantes et le corps se penche en avant pour se coller à la barrière de galets.



Elle respire, mal, oppressée. Elle a une migraine terrible. Elle aurait du avaler ses cachets. La dernière fois qu'elle a vu sa mère nue, elle se souvient du léger recul. Découvrir la chair offerte, le pubis d'un noir corbeau affaissé et les graisses nouvelles, n'est jamais évident, mais maintenant elle est attendrie. Elle sait à quoi elle ressemblera plus tard. Nonobstant, le vent souffle et elle se demande si la table ronde transmettra d'autres lettres d'alphabet pour l'éclairer.

« Noyau rouge pelé »

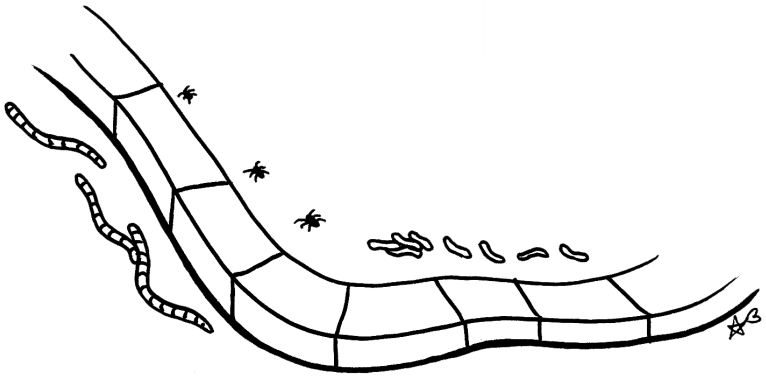
Ils sont cinq. Trois hommes et deux femmes. Concentrés. Un abat-jour se balance au dessus de leurs têtes. Des lucioles rouges et vertes. Il est étonnant de discerner les veines de leurs mains gonfler et tout ce sang affluer au fur et à mesure de l'haleine qui se consume. Ils chuchotent.

« Vous épilez-vous avec les dents ?»

Les poils pubiens l'ont toujours traumatisée. Cette forêt broussailleuse porteuse de vertige. Elle se préfère dans un dépouillement nubile.

« Parlez, Mara, mais parlez…, on n'entend pas votre voix… »

Que dire… Sinon que lorsqu'elle voit les gens, dans la rue, dans le métro, dans la ville ou ailleurs, elle a la sensation d'un temps suspendu où aucun air ne passe. Oui, comme si l'accès de l'invisible lui était accessible et que les vivants qui passent devant ses rétines, étaient déjà morts. Ils parlent, mais pour elle, ils ont déjà passé la frontière. Leurs sourires édentés ou leurs rires joyeux n'étant qu'une apparence, pour tromper l'ennui ou pour la tromper, simplement. Elle ne leur ressemblera pas. Ils peuvent faire claquer leurs péronés, éponger leur hypophyse, se desquamer en lambeaux, elle ne tombera pas dans leur piège.



« Mais, vous aimez rire, Mara, vous appréciez l'astre giboyeux ?

Amenez-moi du vin et quelques pilules du bonheur et je me vautrerai sur la table, mes pieds fouleront la table en bois en une cadence infernale, je pourrai même vous montrer mes seins et caresser mon corps, là où le plaisir frissonne et humidifie le bois vermoulu de cette table. Elle pense fort, mais ne décoche pas un mot. Elle garde ses réflexions dans un coin de son cerveau, parquées derrière un fil de fer barbelé.

« La table est muette. Elle ne veut plus rien nous livrer »

« La séance est terminée, mes amis… Il y a un élément réfractaire qui jette un voile de brouillard… Nous retenterons la semaine prochaine, même endroit, même heure»

Amenez-moi la machine à brouiller les mensonges, servez-moi un verre de whisky,non, laissez la bouteille… Je vais la boire, cul sec et vous verrez je saurai être drôle, je saurai m'étaler sans aucune gêne, danser le corps en transes, écartez mes cuisses blanches, je saurai vous accepter dans votre pitoyable course vers le néant. Les voix se sont tues.

Putain de portable… Elle sait lire sur les bouches. Depuis toute petite, elle savait détecter les songes qui mentent. Ce cordon ombilical qui reliait son homme à la vie tout court n'était qu'une dépendance, en sursis. S'il n'avait tenu qu'à elle, elle aurait fracassé le téléphone ambulant, de deux pierres blanches et l'aurait laissé aux milliers de crabes qui envahissent, toujours à la même heure, la plage désertique. Plus aucun contact avec rien. Juste le courage d'affronter de face, sans ciller des yeux. L'apothéose de la quête absolue.

« Noyau rouge pelé »

Elle pense à une cerise. Mais c'était une réponse à la question collective.

« Comment va Pedro ? »

Ca ne colle pas. Pedro n'aime pas les fruits rouges. Il ne mange que des bananes. Elle ne comprend pas le message, les autres non plus, à vrai dire… Il suffit de regarder leurs mines de déterrés pour comprendre leur profond désarroi. Mais ils sont déjà redescendus, occupés à retourner au bercail, bien au chaud dans leur demeure.

La semaine prochaine… Une invitation lointaine, pour elle. Elle ne sait même pas si elle aura le courage de se mêler une nouvelle fois à eux. Le vent s'est levé. Des briques vont tomber et les arbres indomptés vont faire semblant de courber l'échine pour plaire aux voyageurs jamais repus. Elle sent la force s'échapper de sa viande. Vieillir est la malédiction suprême. On ne croit plus en rien. On sait déjà. Non, ce n'est pas du whisky en réalité, je souhaiterais une liqueur sucrée qui réveille mes papilles et cartonne mon sang en un speed étincelant. Quelques grammes de coke. Mélangez-moi le tout. Je m'en fous. Je me fous de tout. Croyez-moi, je ne suis plus la même après. Je montrerai la cambrure de mes reins et vous deviendrez fous.

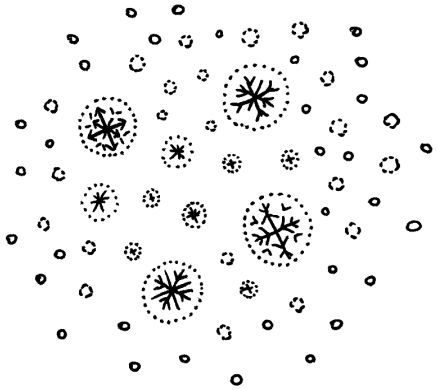
Comme les autres… Tous les autres.

« Traumatisée »

C'est la mère qui parle.

« Je l'avais sculptée, parfaite… Quelle hérésie… »

Comment dire… Vous êtes sur la ligne blanche. Il neige. De gros flocons salissent le pare-brise et la chaussée est glissante. C'est une trois voies. Vous roulez au milieu. La voiture d'en face également. Vous savez que vous ne vous rabattrez pas sur le côté, pourquoi faire cet effort ?…



« Je suis hermétique à toute douleur »

La tôle percute et le sang qui fuit de vos oreilles charme le volant et la banquette. Quelle sérénité, soudain. Pourquoi la mère ne s'approche-t-elle pas pour m'embrasser, juste un baiser tendre et des caresses comme lorsque j'étais petite. Des massages sur les fesses en susurrant une berceuse à l'oreille. Je n'ai besoin que de cela. C'est simple. Pedro n'est pas là. Il n'est jamais là. Il est pendu à son portable ou il est chez sa femme ou alors il se fait sucer la tige, car sucer ne compte pas. Il me l'a dit. Un trou n'est qu'un trou. La mise en bière également est une fosse où se nicher. C'est un trou gigantesque pour âmes cassées.

Donnez-moi cet élixir qui fait briller les esprits et transpirer les peaux. Je saurai mordre vos lèvres ourlées jusqu'à l'extase. Donnez-moi de la colle, je snifferai vos entrailles, vos excréments et je quitterai cette table d'opération pour danser le tango de la perdition. Des poches d'oxygène, s'il vous plaît… Vite….

« Je sombre, vous m'entendez, je sombre…. »

LE POUVOIR D'ACHAT

Ils sont entrés en défonçant la porte. Cinq hommes parés comme des *robocops*. Je n'ai même pas eu le temps d'ôter le tablier qui enserrait ma taille. Mes mains étaient encore imbibées du produit gluant à vaisselle. L'assiette a valsé. J'ai été plaquée au mur sans ménagement.

-*Vous faites erreur !*

Ma voix émettait des tremblements. Je ne la reconnaissais même pas. Comme si en un quart de seconde, je m'étais perdue dans une autre carcasse.

- Ferme ta fosse à mensonges !

Ils me palpaient tout en me déshabillant. Le plus grand a sorti une carte. J'y ai vu inscrit le mot Police.

- Je vous assure, vous faites une grossière erreur.

Un ordre autoritaire lancé par un blond enrobé a guidé leurs actes.

- Qu'elle transpire vite les gars !

A ce moment précis, j'ai eu une envie pressante d'uriner. Ma tête azimutée se répétait comme pour se rassurer: *Je suis dans un cauchemar... Je vais me réveiller...* Mais non...il était bien 14 heures et ce groupuscule armé jusqu'aux dents, piétinait le sol de mon appartement. J'ai distingué des éprouvettes. Des doigts adipeux en ont posé une, sous chacune de mes aisselles.

- Madame se la pète rebelle ! ... Elle ne veut pas coopérer !

Pourtant je vous jure, j'étais en eau. La peur cognait toute ma viande.

C'est alors que l'un d'entre eux a posé froidement un P38 sur ma tempe. Son regard d'acier était tout simplement terrifiant.

- *Alors tu te décides, sale garce!...*

Je me suis évanouie.

La lumière était dure, froide presque clinique. J'étais allongée sur une table, écartelée et je sentais le nez d'un individu chatouiller mon corps. Il reniflait profondément chaque parcelle de mon épiderme.

- *Nous tenons l'essence rare. Bravo, beau travail, Messieurs.*

Mes paupières s'ouvraient et se refermaient à cause de l'éblouissement des spots en guirlandes installés au-dessus de ma tête. Je ne distinguais aucun trait des gens qui s'agglutinaient en gobant religieusement chaque parole de l'homme. J'ai eu envie de parler mais j'ai compris que mes lèvres étaient scotchées. De toute manière, ma salive s'était évaporée. J'avais soif. Puis, tel un essaim de coléoptères, tout ce petit monde s'est volatilisé. Des mains délicates ont arraché le ruban adhésif qui me servait de baîllon, me laissant juste une sonde pour que je puisse enfin m'abreuver.

- *C'est réellement un grand jour !... Une découverte essentielle...*

L'inconnu me souriait. Ses dents étaient blanches et bien alignées. Mais il ne me voyait pas. Il était aveugle.

Combien de temps, suis-je restée piégée dans cette pièce surchauffée ? ... Je n'en sais strictement rien mais les heures m'ont semblé longues et pénibles. Et plus je buvais, plus j'étais assoiffée. Je me répétais intérieurement, *je suis innocente, vous vous trompez de personne, vous nagez dans l'erreur* mais en y réfléchissant bien, quelle que soit la cible recherchée, la situation était sacrément déroutante. D'autres *robocops* sont venus me chercher. Leurs silhouettes étaient différentes. Plus courtes, plus trapues. Je venais juste de m'assoupir. Mon corps dégoulinait de sueur par la chaleur anormale qui sévissait régulièrement en bouffées volcaniques. Ils ont récupéré ma transpiration dans des petits flacons précieusement décorés.

- *Mission accomplie*

L'un deux a coiffé ma longue chevelure ébène en la métamorphosant en un chignon sévère et m'a parée de vêtements griffés. Ornée d'un bandeau sur les yeux, j'ai été déplacée sans pouvoir détecter le chemin parcouru. Je n'avais plus aucun repère. Je marchais dans une nuit semblable à un trou noir. J'ai soudain capté un énorme brouhaha. Des bribes de paroles fusant dans tous les sens parvenaient à mes oreilles. Le bruit était assourdissant enfantant des maux de tête.

-*Très tendance*

- *Sublime, ma chère, absolument divin!*

J'étais exhibée sur un socle transparent dressé en hauteur et une foule compacte se précipitait vers moi.

-*Et ce parfum... Incroyable... C'est le nouvel élixir de jouvence*...

Maintenant, libérée de toute entrave, je pouvais mettre des visages sur le flot discontinu de logorrhées débitées avec frénésie.

J'ai vu...des bouches difformes s'extasier.

J'ai vu des petits cercueils baptisés « stands » se reproduire à l'infini dans un espace démesuré.

J'ai vu...des marques de mode scintiller en mirages hypnotiques.

J'ai vu l'apparence prendre le dessus de l'âme.

Ca grouillait de partout dans un *speed* hallucinant.

Je me suis aperçue que je n'étais pas la seule à subir cette épreuve particulière. D'autres femmes affichaient une posture similaire. Elles avaient la particularité d'être brunes. Sans exception. Nous étions donc repérées, parquées et tatouées comme du bétail. Nous représentions l'engouement immédiat et absolu. Mais pour combien de temps ?...L'aveugle a pris place à mes côtés et s'est fendu d'un exposé détaillé sur ses recherches et expérimentations. J'ai compris que j'étais la quintessence d'un aboutissement.

- Vous avez devant vous, la perle rare ! ... Elle possède le trésor. Vous ne vieillirez plus jamais. Son hydrorrhée est unique. Il est primordial d'asperger vos nouveaux oripeaux de sa fragrance.

Le mot d'ordre était lancé. Les acheteurs, les journalistes, se battaient comme des chiffonniers pour obtenir le flacon-miracle et moi, j'avais conscience que ma survie n'était liée qu'à un prix: celui de continuer à transpirer, sans relâche. Et ce sentiment m'a gavée.

Réellement. Pourquoi aurais-je travaillé contre mon gré pour une organisation cyniquement structurée alors que cette richesse je la portais en moi ?... Elle était inoculée en mon épiderme. Elle m'appartenait. Après tout, je n'avais aucune obligation de résultat, si ce n'était cette menace permanente à faire du rendement sous peine d'être occise !... Remarquez, cette donnée portait à mûre réflexion.

Les *robocops* chargés de ma surveillance redoublaient de vigilance. Les nerfs à vif. Non seulement ils enregistraient le moindre de mes battements de cil mais ils me protégeaient des éventuelles tentatives d'enlèvement ourdies par la concurrence. Ce monde était sans pitié et très réactif. Je n'avais donc pas le choix excepté, celui de me plier aux exigences de l'aveugle. Pourtant dans ma boîte crânienne, la volonté réelle ne percutait pas ainsi. J'étais née libre, je me devais de le rester. Grâce à cette certitude implacable, j'ai commencé à formenter un plan d'évasion, les neurones en ébullition. La rage au ventre.

Ce n'est pas si difficile de déjouer une surveillance, je vous l'assure !... Il suffit de décrypter la stratégie appliquée en s'amusant à poser des leurres. Je me suis grimée en archétype de *blondasse* oxygénée. Auparavant, j'avais pris soin de délivrer toutes mes comparses brunes. Allez comprendre pourquoi, seules, trois d'entre elles m'avaient suivie !... Les autres préférant leur triste sort à une échappée jubilatoire. La trouille très certainement ou l'acceptation d'un sale destin ou peut-être tout simplement... le manque de foi en un changement imminent.

Les *robocops* ne se sont pas méfiés. Nous étions la copie conforme de cette faune ambulante sertie de codes, de rites, de gestuelle et de parler fort. J'avais remarqué que les mains et les cavités buccales bougeaient démesurément lorsqu'il s'agissait d'illustrer une idée ou d'exprimer une émotion. Alors dans un mimétisme synchronisé, nous avons reproduit à la perfection les *« sésames »* de la reconnaissance. Et c'est ainsi que nous avons traversé la voûte royale menant à l'air libre. Sans l'ombre d'une inquiétude. En toute légèreté.

La 1007 dernier cri jaune canari de Peugeot stationnait sur le parking et nous avons coincé le conducteur, tout en douceur harcelante. Assis derrière le volant, l'aveugle n'en menait plus large. Les mal-voyants possèdent un sixième sens redoutable.

- Dis-moi, ça fait quoi d'être épinglé telle une cantharide, hein !

Puis nous l'avons aspergé de nos exhalaisons vénéneuses jusqu'à l'enivrement fatal.

Désormais, il m'obéissait au doigt et à l'oeil. Il était sous influence, dépendant. J'étais devenue sa drogue. Je l'ai fait monter sur l'estrade illuminée où l'attendait frénétiquement, crayons en mains et doigts fiévreux, toute l'industrie performante du textile.

- Mes chers amis, la « fashion-attitude » est à la couenne d'humain. Votre pouvoir d'achat réside là. Très mode, très fun. C'est l'arme absolue d'une réussite terrestre.

La messe était dite. Ils ont commencé à s'observer bizarrement. Le maître n'ayant pas donné de précisions. S'agissait-il de la peau de riches ou de celle des pauvres. Laquelle des deux possédait cette vertu spécifique ?...

L'ère du cannibalisme pointait ses molaires acérées. Le chaos était prévisible. Déjà, des corps tombaient, piétinés sauvagement. L'affolement gagnant chaque respiration.

La terre s'éteignait au rythme de la froidure des coeurs. Facétieusement, à la régularité d'un métronome.

Le 5 Septembre 2005
Rue des Prés du bonheur